

Raymonde Séchet

ESO RENNES

ESPACES ET SOCIÉTÉS - UMR 6590 CNRS - UNIVERSITÉ RENNES II

La géographie est-elle marquée par une approche androcentrique, par la naturalisation sexuée des espaces et les interprétations qui en découlent? Cette question posée lors du colloque « Masculin Féminin, questions pour la géographie » qui s'est tenu à Bordeaux en septembre 2010 m'avait conduite à faire des hypothèses sur les réticences par lesquelles le genre et le sexe n'étaient entrés qu'à petits pas furtifs et tardifs dans la géographie sociale française, alors même que le corps féminin était, depuis longtemps, présent dans le langage des géographes sous la forme de métaphores. En effet, même s'ils n'ont jamais été absents dans la géographie sociale de la France de l'Ouest, le sexe et le genre n'y ont été présents que sur un mode mineur, et cela jusqu'à une époque récente. Or, en s'emparant des questions de genre et de sexualité, les géographes posent des questions importantes parce que stratégiques pour la compréhension des rapports sociaux de sexe: comment les structures spatiales des sociétés contribuent-elles aux hiérarchisations entre masculin et féminin, aux discriminations dans le cas de l'homosexualité ou de toute conduite ne s'inscrivant pas dans le « courant dominant »<sup>1</sup>? En quoi l'espace et les lieux sont-ils des enjeux de normalisation délimitant le permis, l'interdit, le subverti, l'abject? Et en quoi ces normes incorporées structurent-elles les pratiques des espaces en définissant des marges de libertés personnelles dans lesquelles se décident des formes de résistance et de subversion?

Bien qu'aujourd'hui ESO soit une des unités reconnues comme importantes dans l'essor des recherches sur le genre et les sexualités<sup>2</sup>, les réticences à la montée en puissance de telles recherches qui interrogent les rap-

ports entre hommes et femmes, entre hétéronormativité<sup>3</sup> et sexualités alternatives, ont été fortes. On pourrait s'en étonner car les travaux fondateurs en termes d'espace vécu étaient attentifs aux femmes et à leurs espaces. Mais c'était largement sur la base d'une naturalisation des différences entre hommes et femmes qui rendait difficile tout regard critique sur la dimension spatiale des rapports sociaux de sexe.

J'ai donc souhaité, dans cet article, revenir sur les conditions qui ont rendu possible la levée du voile sur le genre et le sexe, et cela en repartant de souvenirs personnels en tant qu'étudiante à Caen au début des années 1970 puis d'expériences en tant que « jeune chercheuse », jusqu'au milieu des années 1990. J'aborde successivement le poids des mots et celui de la classe sociale. Sont ensuite dégagées les grandes lignes des changements de regards introduits par les études de genre. Celles-ci permettent notamment de montrer comment les espaces, par le biais de l'urbanisme patriarcal, participent à la pérennisation de rapports sociaux de sexe.

## LE CORPS DES FEMMES : TANT DE MOTS POUR UN NON-OBJET GÉOGRAPHIQUE !

Les souvenirs et expériences rapportés dans ce texte témoignent de la force de l'imprégnation des esprits par la vision essentialiste des catégories « masculin » et « féminin » et par la naturalisation des différences entre les espaces de vie des hommes et ceux des femmes. Le premier de ces souvenirs concerne l'usage d'expressions et de mots renvoyant au corps des femmes, tout particulièrement par Armand Frémont qui le faisait mieux que quiconque au département de géographie de l'université de Caen, à une époque où pourtant ce corps était au centre d'enjeux politiques. À Caen comme ailleurs en France, au début des années 1970, les mobilisations pour le droit des femmes à disposer de leur corps — avant la loi Veil du 17 janvier 1975 dépénalisant l'avortement — étaient intenses. Mais ce n'est pas ainsi, au nom du droit des femmes à disposer de leur corps, que ce

1- Au sens du *mainstream*.

2- ESO (UMR CNRS 6590 « Espaces et Sociétés ») est l'une des unités constitutives du GIS « Institut du Genre » fondé en janvier 2012 à l'initiative de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS.

3- Parler d'hétéronormativité réfère à l'idée, développée dans la théorie queer, que l'hétérosexualité serait naturelle, et qu'elle serait de ce fait vécue comme un fait biologique et non comme un choix assumé.

corps était présent dans les propos d'Armand Frémont puisqu'à l'inverse d'un propos militant, les références au corps n'étaient pas explicitées. Les formulations teintées d'érotisme n'étaient pas sans me poser question, en tant que jeune femme, certes, mais aussi comme géographe en formation, conduite à s'interroger sur les arts de dire et d'écrire dans la discipline. En cela, ce retour sur des souvenirs personnels n'est pas à interpréter comme une critique de celui dont les paroles et les écrits servent aujourd'hui de support à mon propos.

En effet, cette manière de parler, dans laquelle Armand Frémont excellait, s'inscrivait dans la tradition de l'usage de la métaphore organiciste qui a été une forme d'expression généralisée dans le discours géographique dès sa constitution à l'aube du vingtième siècle (Berdoulay, 1982, p. 578). En son temps, Camille Vallaux a fait la critique de ce processus discursif : arguant que l'assimilation entre des « individus géographiques », c'est-à-dire des portions de la surface terrestre, et l'organisme humain était source d'erreurs, il recommandait de « la bannir de la démarche géographique » (Berdoulay, 1982, p. 579<sup>4</sup>). La métaphore organiciste a pourtant perduré, sans doute pour « sa valeur pédagogique » et « son remarquable pouvoir d'emporter l'adhésion » (Berdoulay, 1982, p. 584). Mais lorsque cet organisme est le corps féminin, le risque se situe bien au-delà de l'erreur d'interprétation. Ce que Berdoulay ne dit pas dans son article, c'est que la métaphore organiciste n'était pas neutre, ce qui en fait un révélateur de la domination masculine.

Armand Frémont n'avait pas le monopole de cet usage du corps des femmes dans le langage géographique. Les géomorphologues appréciaient tout particulièrement les mamelons, cambures, chevelus et autres croupes et gorges, mais aussi, avouons-le, les mâles éperons et les solides échines. Donnons un exemple parmi d'autres qui suggère autant des seins ou un ventre arrondi et un sexe de femme que des collines et des zones humides : « Chacune des buttes arrondies qui mamelonnent le bombement séparant les deux vallées offre une position forte, d'où le regard s'étend au loin, et les vallons humides qui l'entourent sont

naturellement destinés à des rizières »<sup>5</sup>. Plongeons nous maintenant dans *Algérie, El Djazaïr, carnets de guerre et de terrain d'un géographe* (1982) pour voir qu'Armand Frémont associait, quant à lui, le corps féminin à la ville, offrant sa chaleur protectrice contre la violence des hommes. Le premier contact d'Armand Frémont avec l'Algérie s'est fait par Oran, « dans les embarras des paquetages et les angoisses de la guerre méconnue. En 1959, les appelés du contingent qui débarquaient n'avaient que faire de la beauté des rivages ni de la poésie des arabesques, surtout sous la morsure d'un premier contact dont la signification était autre » (Frémont, 1982, p. 55). Pour l'étranger, c'est Alger qui « se présente presque toujours comme la première porte » (Frémont, 1982, p. 53), « la ville se love au creux le plus profond de la courbe (...). Alger naît dans un abri de roche, à l'amorce d'une longue plage, des écumes de la Méditerranée et de la terre chaude d'Afrique, comme une femme allongée, mi-offerte, mi-dérobée. L'image s'impose lorsque l'avion caresse d'une courbe la cambure du rivage. Nous nous y engloutirons comme beaucoup d'autres » (Frémont, 1982, p. 54). Ah ! Vénus sortant des eaux et désirs...

L'assimilation de la ville, de « presque toutes les villes, du moins des plus vastes, des plus anciennes, des plus secrètes, de celles qui étreignent et qui enveloppent plus qu'elles ne contraignent », à la femme et aux femmes est classique mais, dans le cas d'Alger, elle « confine à l'obsession » (Frémont, 1982, p. 79) : « Alger s'accorde au ventre d'une femme » (Frémont, 1982, p. 56), la ville est femme, « à la fois éblouissante et secrète » (Frémont, 1982, p. 53)<sup>6</sup>. La forme stylistique est ici moins métaphore fonctionnant par analogie que comparaison dans laquelle l'identification par analogie laisse place à la ressemblance (elle s'accorde, elle est). Elle est moins dans la suggestion que dans la présence. La conquête de la femme n'en aurait-elle que plus de charme pour l'homme ?

Si les femmes font image et métaphore, elles sont aussi présentes dans la ville en chair et en os. En

4- D'après C. Vallaux, *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan, 1925, p. 50.

5- de Martonne Edouard. Situation géographique de Fianarantsoa. In: *Annales de Géographie*. 1906, t. 15, n° 79. pp. 77-78. doi: 10.3406/geo.1906.5065  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo\\_0003-4010\\_1906\\_num\\_15\\_79\\_5065](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1906_num_15_79_5065)

6- « Écrites dans une langue souvent très belle, il y a là des pages étonnantes : les Pieds Noirs sur les plages d'Oranie ; Alger et le mythe de la femme ; certains personnages, réels ou imaginaires, campés avec force ; l'approche de la société algérienne à travers un match de foot... », in M. Cote, compte-rendu de Frémont Armand : *Algérie — El Djazaïr, les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*. Paris, Maspéro, 279 p, *Méditerranée*, 1983, vol. 49, p. 96.

1830, leur conquête, a parachevé celle de la ville et du pays<sup>7</sup>: « Lorsque la ville tombe, que les portes s'ouvrent, que les hommes y pénètrent, l'ultime hommage des nouveaux maîtres aux vaincus, la conquête des conquêtes, c'est le viol, au moins visuel, des femmes d'Alger » (Frémont, 1982, p. 80). Ici, « le viol devait aller jusqu'à son terme. Les Français de la conquête ou de la colonisation sont assez rarement des artistes ou des saints, mais plutôt des soldats, des aventuriers, des exilés, des mâles » (Frémont, 1982, p. 81). En 1960, « le viol [va] jusqu'au bout », « la silhouette virile des paras, dressée sur les terrasses de la Casbah, maîtres de la ville » (Frémont, 1982, p. 84). Entre ces deux dates, plus d'un siècle où les uns regardent et convoitent les femmes des autres et réciproquement, à l'hédonisme et au dévoilement du corps des unes répondant « les beautés cachées du harem » (Frémont, 1982, p. 82).

Au final, « entre les Français et les Arabes, le sexe tient lieu de vocabulaire commun » (Frémont, 1982, p. 82). Les femmes ne semblent jamais être sujets mais toujours objets à conquérir, sexe à pénétrer et ventre à protéger de l'impureté parce que matrice soumise soit à « ceux qui procréent selon ce que Dieu veut », soit aux autres qui « retiennent s'il le faut leurs plaisirs afin de ne compter que quelques enfants » (Frémont, 1982, p. 82). Et dans les années 1970 encore, même si elles ont accès aux études et à des emplois autres que ceux de fatmas, « elles ne fréquentent pas le stade ni la plupart des lieux publics, même lorsqu'elles sont habillées de manière moderne, sans voile, sans haïk (...). Pour l'essentiel, elles ont la maison, les enfants, dans la profondeur des appartements, même dans les grands immeubles en hauteur où elles reconstituent l'ombre. Les hommes veillent sur elles » (Frémont, 1982, p. 86).

Dans ces propos sur les femmes d'Alger, rien qui mette en discussion la séparation entre espaces féminins et espaces masculins: si la relation entre colonisateurs et colonisées a débouché sur le viol, la relation entre hommes et femmes a toujours placé les femmes en position de subordonnées. Toutefois, chez Armand Frémont, cette subordination est énoncée, ce qui, en soi, est déjà beaucoup tant les différences entre hommes et femmes dans les possibilités de pratiquer les espaces sont alors absentes des préoccupations des géographes français.

7- Sur le lien entre le processus colonial et la domination du corps de l'autre, voir Jean-François Staszak, *Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'autre (XVIIIe-XXIe siècles)*. *Annales de géographie*, 2008/2 - n° 660-661, p. 129 à 158.

Cependant, les rapports de domination restent implicites, comme si le géographe ne pouvait s'engager dans une voie qui aurait abouti à la remise en cause des positions relatives des hommes et des femmes dans la société autant qu'à une rupture totale avec les normes et usages disciplinaires! Armand Frémont n'était-il pas, lui-même, victime malgré lui du « piège des habitudes de pensée, entretenues par le langage commun et ainsi prises pour acquises », piège qui « guette le chercheur tout au long de sa démarche » (Berdoulay, 1982, p. 574)? Les mots peuvent être des « prisons linguistiques » (Raffestin, Turco, 1984, p. 19)<sup>8</sup> faisant obstacle à la verbalisation des rapports entre hommes et femmes comme rapports de domination et à leurs expressions dans les places attribuées dans la maison, la cité, la société.

Pour la géographie, ces mots étaient à la fois ceux de la naturalisation des rôles sexués pour parler des femmes et ceux de la métaphore organiciste pour parler des formes des villes ou des reliefs. Leurs effets se renforcent mutuellement: la métaphore mobilise un imaginaire construit à partir de perceptions qui s'élaborent dans des espaces matériels dont les femmes sont des éléments, sans en être pensées comme actrices; elles font partie du tissu urbain et en cela font ville. Et le chercheur peut ne pas pouvoir échapper à la spirale de l'anthropomorphisation de la ville et de la pétrification des femmes. En effet, si l'analogie entre formes de la terre et formes du corps vise bien, comme toute métaphore, l'efficacité par la mobilisation cognitive de l'imagination et la sensibilité de celui ou celle qui la lit ou l'écoute, elle répondait aussi à un « désir d'intégration de la science et du sens » (Berdoulay, 1982, p. 582) c'est-à-dire à la production d'une vision du monde basée sur l'harmonie entre composantes naturelles et composantes humaines. Pas surprenant alors que l'étude des rapports entre « l'homme et le milieu » l'emporte sur les rapports entre hommes et femmes et que, en bonne tradition idiographique, le constat des spécificités des espaces pratiqués par les femmes ne dépasse pas la seule description et n'ait pas de portée critique<sup>9</sup>.

8- D'après Olsson G., 1995, *Birds in Egg*, *Michigan Geographical Publication*, n° 15.

9- Les guillemets ont pour finalité de montrer que, malgré le piège des mots, l'expression, qui est devenue indécible dans les universités britanniques, reste en usage dans la géographie physique française. Ceux qui l'emploient ne se posent pas la question de cette fameuse spécificité des rapports des femmes à l'espace: spécifiques, ils ne le sont que par rapport à ceux des hommes, qui, bien que n'en étant pas moins spécifiques, sont perçus comme « neutres ». C'est le fameux « masculin neutre ».

## LE SEXE AVANT ET APRÈS LA CLASSE SOCIALE

Dans cette deuxième partie, je vais d'abord faire un retour sur un deuxième souvenir personnel — le cours d'Armand Frémont « Introduction à l'espace vécu » — avant de me pencher sur la place faite au sexe comme variable pour l'analyse et aux femmes comme groupe spécifique dans la géographie sociale de l'Ouest de la France au début des années 1980.

L'élaboration par Armand Frémont des réflexions théoriques sur l'espace vécu a donné lieu à un cours de licence que j'ai eu la chance de suivre en 1972-1973. Armand Frémont a lui aussi rapporté ses souvenirs de ce cours dans un récent « Café géographique » :

« Dans les années soixante-dix, j'enseignais la géographie régionale à l'université de Caen étudiant toutes les régions l'une après l'autre, de la Normandie au Midi en passant par le Nord et l'Alsace. Au bout d'un certain temps, je me suis ennuyé dans cette géographie classique et surtout, j'ennuyais mes étudiants. J'ai donc cherché une autre façon de l'enseigner. J'avais lu des ouvrages de sociologues et d'anthropologues français ou américains qui m'ont donné l'idée d'inverser les choses. J'ai commencé un cours autrement en montrant ce qu'est une région, un pays, non pas avec l'œil scientifique du géographe mais avec l'œil de quelqu'un qui y vit.

J'ai présenté deux cas en Normandie, très différents l'un de l'autre et qui ont marqué les étudiants : un témoignage et une œuvre littéraire. J'ai d'abord analysé Le Havre, d'après l'œil de mon grand-père, qui m'en avait beaucoup parlé. C'était un personnage, artisan en peinture et vitrerie et que son métier amenait à bien connaître sa ville. Puis j'ai présenté la Normandie de Mme Bovary en essayant de montrer son espace vécu qui part d'une ferme du pays de Caux, ne s'en éloigne guère même si elle parvient jusqu'à Rouen. Mme Bovary qui rêve de Paris et de Rome sans jamais s'y rendre. Deux présentations sans liens apparents mais qui m'ont valu l'intérêt et la sympathie des littéraires.

Cela a intéressé les étudiants même si j'ai été critiqué par mes pairs. » (Frémont, 2011)

Pour Armand Frémont, l'intérêt de Madame Bovary réside dans le fait que ce roman peut se lire dans une optique géographique, à partir d'une géographie personnelle qui s'organise selon trois strates : le monde clos du

quotidien, le monde extérieur d'une ampleur limitée dans le cas de Madame Bovary, le monde des aspirations, jamais assouvies :

« C'est là qu'ils s'arrêteraient pour vivre ; ils habiteraient une maison basse, à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac ; et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contemperaient. Cependant, sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait ; les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots ; et cela se balançait à l'horizon, infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. Mais l'enfant se mettait à tousser dans son berceau, ou bien Bovary ronflait plus fort, et Emma ne s'endormait que le matin. » (Flaubert, Madame Bovary).

Une telle analyse, structurée selon les distances par rapport à l'œil de la personne, rappelle les coquilles de l'homme présentées par A. Moles et Rohmer dans leur ouvrage « Psychologie de l'espace » qui sort précisément en 1972<sup>10</sup>. Armand Frémont y faisait souvent référence dans son cours. Il s'interrogeait notamment sur l'idéologie qui sous-tend cet ouvrage dans lequel le fonctionnalisme est très présent : absents chez Moles et Rohmer, les rapports sociaux globaux sont récurrents dans les propos d'Armand Frémont.

Dans son exposé au Café Géo, il ajoute : « Les étudiants se sont mis à faire selon cet exemple, des maîtrises, des thèses, et ont développé la notion »<sup>11</sup>. Leurs travaux cumulés ont permis de montrer combien l'espace vécu varie en fonction de l'âge, de la classe sociale, du sexe (Frémont, 1976). Ils ont porté sur l'espace vécu d'hommes mais aussi de femmes de toutes conditions sociales : les Parisiens propriétaires de résidences secondaires dans le Pays d'Auge, les Caennais, les ouvrières de Moulinex, les femmes d'agriculteurs que leurs maris conduisent dans les premiers

10- Moles A., Rohmer E. (1972). *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 1972, 162 p. (coll. « Mutations-Orientations »). La même année, sort aussi l'ouvrage de Piaget J. et Inhelder B. (1972), *La représentation de l'espace chez l'enfant*, PUF, et également cité par Armand Frémont.

11- A ceux dirigés à Caen par Armand Frémont s'ajoutaient ceux encadrés à Rouen par Jean Gallais et portant plus spécifiquement sur les pasteurs du Sahel : Jean Gallais (1976), Contribution à la connaissance de la perception spatiale chez les pasteurs du Sahel, *L'Espace Géographique*, vol. 5, n° 1, p. 33-38.

supermarchés de Caen (le Mammouth): la voiture et le permis, c'était pour les hommes, les courses domestiques, la cuisine et la machine à laver revenant aux femmes. Toutefois, l'attention portée aux effets de classe (plus le niveau social de l'individu est élevé, plus son espace vécu est étendu et ses capacités à en exploiter les ressources sont importantes, et inversement) est beaucoup plus importante que celle portée aux différences selon les sexes, comme si l'existence d'un espace masculin et d'un espace féminin allait de soit, avec des différences liées au degré de richesse, à l'âge, à la structure de la famille. Les différences sont décrites mais ne suscitent pas d'interrogation quant aux conditions de leur mise en place, de leur pérennisation et de leur transmission :

« Il ne laisse à nul autre qu'à lui-même le soin de décider du jour du déplacement au marché, essentiel par rapport à l'appréciation de la conjoncture des prix; il négocie bien entendu lui-même la vente de son blé; et l'achat d'un bijou de mariage, choisi par sa fille et par sa femme, ne peut se faire qu'en sa présence et sur sa propre décision (...).

Les femmes préparent le repas. Elles n'ont plus de bonnes. Jeannine L. dispose d'une cuisine très moderne, tout électrique, tout propre, tout droit, tout net. [...] Chez les D., les trois belles-sœurs s'affairaient, entourées de leurs filles. Elles aiment se retrouver ensemble, parler à l'infini des petits problèmes qui font les grandes familles, faire des projets de vacances, se soucier de la santé des grands parents, des études des enfants, les cousins, la dynastie. Elles repoussent les fauteuils. Elles dressent une très longue table qui doit accueillir plus de vingt personnes » (Frémont, 1981, p. 268 et 284).

Malgré ces limites, et grâce à la filiation avec les travaux sur l'espace vécu, ESO a été, dans les années qui ont suivi sa création en 1982, l'une des rares équipes de recherche en géographie où l'on parlait des différences entre hommes et femmes. En conséquence, on aurait pu espérer que celles-ci soient lues avec les mêmes grilles d'analyse que les rapports sociaux de classe. Or, la relecture des quatre chapitres du manuel « *Géographie sociale* » (Frémont et al., 1984) portant sur les effets de lieu, de classe, de culture, de mobilité montre clairement que, pour ses auteurs et sans doute encore plus pour la grande majorité des géographes français de l'époque, le sexe était au plus une variable.

Totalement absent des chapitres consacrés aux effets de culture et de mobilité, il n'est présent que comme critère de localisation spatiale ou temporelle dans les deux autres chapitres :

• dans celui relatif à l'effet de lieu, c'est-à-dire à l'impact des caractéristiques des lieux sur les pratiques spatiales, la priorité est donnée à l'inscription spatiale des positions sociales: à la Société métallurgique de Normandie (SMN), forme spatiale spécifique associée à une usine employant avant tout des hommes, les cadres supérieurs occupent les plus belles villas de la cité et les ouvriers des logements plus modestes. La division sexuelle du travail est évidente: aux hommes, le travail productif à l'usine, aux femmes, les activités domestiques et reproductives: elles sont « femmes au foyer » ou « ménagères des cités », ou encore jeunes filles fréquentant l'école ménagère. Dans ce contexte de double séparation (entre les « SMN » et les autres ouvriers dans la commune, et au sein des SMN selon les hiérarchies internes à l'usine), les femmes ne sont définies qu'en référence à la position professionnelle de leurs maris, dont elles dépendent. Le travail domestique, qui n'est pas lu comme un travail reproductif mais comme une condition de la femme en général, permet aux hommes de libérer du temps pour leurs propres activités, d'exister en tant qu'hommes dans des positions sociales hiérarchisées et des catégories inscrites dans l'espace. Rien n'est dit des processus de hiérarchisation entre hommes et femmes;

• dans le chapitre sur l'effet de classe, le sexe et le genre sont certes présents mais dans une sous-partie relative à ce qui est appelé « des rapports sans classe ». Ceux-ci seraient surtout importants dans les sociétés préindustrielles: « Face aux sociétés préindustrielles, l'analyse semble hésiter. Beaucoup de ce qui vient d'être dit ne tient plus. Les fondateurs du marxisme ont bien reconnu d'autres modes de production, tel le mode de production « asiatique », d'autres modalités d'organisation de la société que celle des sociétés européennes, mais avec moins de pertinence et d'acuité, moins de possibilités d'observations aussi, que lorsqu'ils analysaient le mode de production capitaliste. [...] Les rapports de classe ne peuvent donc être retenus comme seuls éléments de détermination de la géographie sociale. À l'effet de classe, il faut ajouter l'effet de sexe, l'effet de clan, de caste, ou d'ethnie [...] » (Frémont et al., 1984, p. 189 et 191). L'argumentation est basée sur les travaux de

Maurice Godelier relatifs aux Baruya de Papouasie – Nouvelle-Guinée, et, pour Godelier, l'organisation de l'espace villageois est le reflet de la subordination des femmes aux hommes.

Plutôt que de voir ainsi suggéré un remplacement des rapports entre hommes et femmes par les rapports de classe au sein de l'économie industrielle, on aurait pu s'attendre à ce que ces rapports sociaux entre hommes et femmes et cette « subordination fondamentale des femmes » (Frémont et al., 1984, p. 190) soient formulés en termes de rapports sociaux de sexe et articulés avec les rapports sociaux de classe. Pour cela, il aurait fallu plus de circulation des idées entre sociologie féministe et géographie. C'est en effet au tournant des années 1980 que Danièle Kergoat publie ses premiers travaux sur les ouvrières et sur la conceptualisation des rapports sociaux<sup>12</sup>. Elle définit tout rapport social comme une « relation antagonique entre deux groupes sociaux, établie autour d'un enjeu » (Kergoat, 2009, p. 112) et fait de leur consubstantialité et leur coextensivité (ils se produisent et se reproduisent mutuellement) sa clé de lecture de la division sociale du travail dans sa triple dimension de classe, de genre, Nord/Sud<sup>13</sup>.

Ainsi, après un recours fréquent au corps de la femme comme métaphore pour décrire les formes terrestres, les géographes français, du moins les plus « humains » d'entre eux, à l'exemple des promoteurs de l'espace vécu, ont considéré les femmes en complément des hommes et existant par les hommes. L'affirmation de l'existence d'un espace féminin et d'un espace masculin en lien avec les rôles sociaux relève d'un modèle de pensée essentialiste et naturalisant. Alors que la géographie sociale a volontiers été définie comme une géographie des rapports sociaux<sup>14</sup>, les rapports entre hommes et femmes n'ont pas été posés comme des rapports sociaux.

12- Notamment: « Ouvriers = ouvrières? Propositions pour une articulation théorique de deux variables: sexe et classe sociale », *Critiques de l'Économie politique*, nouvelle série, 1978, n° 5, p. 65-97; *Les ouvrières*, Éditions du Sycomore, Paris, 1982; « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux. De l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation », in (collectif), *Le sexe du travail*, Presses universitaires de Grenoble, 1984, p. 207-220.

13- Voir la présentation de l'ouvrage d'Elsa Dorlin: *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination* dans ce dossier.

14- Cette posture a notamment été celle défendue par Robert Héryn. Cf. notamment: Quelques convictions pour la géographie sociale, *Revue de Géographie de Lyon*, 1984/3.

Affirmer que ces rapports de sexe auraient cessé de jouer un rôle structurant majeur avec la généralisation des sociétés industrielles et, dans celles-ci, lire la position des femmes en dépendance de celle des hommes dans l'espace social et en complémentarité dans la sphère familiale et domestique, empêchait toute rupture avec des présupposés universels et des visions figées de la structuration des sociétés, ce qui interdisait, de fait, toute remise en cause de la domination masculine. Or l'articulation entre rapports sociaux de sexe et rapports de classe, entre travail domestique et travail rémunéré ouvre la possibilité de penser dans les mêmes termes et en combinaison l'exploitation, l'oppression, la domination. Ce que va permettre la problématisation sous l'angle du genre introduite dans la géographie anglo-saxonne au début des années 1980, l'ouvrage de Doreen Massey, *Spatial Divisions of labour, Social structures and the geography of production*, paru en 1984, étant souvent utilisé comme balise dans l'histoire de la *gender geography*. Il faudra encore attendre de longues années pour que les questionnements sous l'angle du genre se diffusent dans la géographie française.

#### ENFIN LE GENRE POUR (RE) PENSER LA PLACE DES FEMMES

Cette dernière partie revient sur les années de l'émergence, difficile, lente et encore bien lacunaire, des questionnements qui ont permis l'entrée du genre et la levée du voile sur le sexe dans la géographie française. L'argumentaire est fait à partir d'une relecture de travaux personnels sous l'angle des apports de la féministe puis de la *gender geography*. Alors que la première a mis l'accent sur les inégalités entre hommes et femmes, en faisant de l'espace le support des inégalités sociales qui produisent les inégalités entre femmes, notamment par le biais des contraintes d'accessibilité, la seconde pense l'espace comme média de la construction des rapports sociaux de sexe par la construction et la reproduction de la normalité. Focaliser le regard sur la hiérarchisation et la différenciation des positions dans les espaces permet de porter un regard critique sur les politiques publiques et leur imprégnation par des normes sexuées: le genre se construit dans l'économie et l'organisation politique comme dans la parenté (Scott, 2000, p. 57). Un tel regard donne la mesure de l'importance de l'espace et des lieux — les contextes spatiaux et donc sociaux —

dans la construction du genre, seuls ou en articulation avec les positions de classe, et sur les pratiques sociales et spatiales qui en découlent.

Dans un contexte idéologique où le marxisme était très prégnant et les analyses des situations sociales en termes d'inégalités encore prépondérantes, les travaux portant sur les inégalités entre hommes et femmes ainsi qu'entre femmes ont d'abord privilégié l'angle des inégalités liées aux positions sociales et celui des contraintes dans l'accès à l'emploi. Celles-ci peuvent prendre des dimensions spécifiques pour les femmes, tout particulièrement au moment où les structures familiales évoluaient rapidement (montée des divorces et des séparations, réduction des familles nombreuses et augmentation des familles monoparentales), où la bi-activité, corollaire de l'accession à la propriété et de la consommation massive, s'est généralisée, et où, donc, le modèle familial caractérisé par la complémentarité entre le breadwinner et la housekeeper craquait de toutes parts et le mariage perdait de sa valeur (Bumpass, 1994).

Au début de mes activités de recherche, en lien avec la thèse que j'ai soutenue en 1986 sur la pauvreté en Mayenne<sup>15</sup> et sans me revendiquer comme spécialiste des études féministes et de genre, j'avais un intérêt pour les spécificités des situations spatiales et sociales des femmes, pour les inégalités entre hommes et femmes. J'avais aussi, en conséquence, un regard acéré sur les réticences ou la cécité des géographes face à ces spécificités et sur les difficultés à faire sortir la géographie des schémas de pensée dominants. Un troisième souvenir personnel en témoigne.

N'échappant pas à la division spatiale et sociale du travail, les campagnes mayennaises font, vers 1980, figure de périphéries dominées accueillant de nombreuses entreprises de confection ou de construction électrique (dont Moulinex) à main-d'œuvre largement féminine. L'analyse des bassins d'emploi sous l'angle de la part des femmes de chaque commune travaillant dans ces deux branches d'activité a montré que « les ateliers de confection sont souvent, dans les communes rurales, le seul débouché pour les femmes: ils emploient plus de 60 % des actives du secteur secondaire dans les cantons de Pré-en-Pail ou de Landivy. Mais là où l'électro-

ménager s'est installé, celui-ci draine l'essentiel de la main-d'œuvre et interdit l'installation de l'habillement (seulement 10 % des actives du secteur secondaire dans le canton de Villaines-la-Juhel). Ce quasi-monopole de l'emploi dont jouissent les établissements installés en milieu rural est un facteur de stabilité pour l'industriel et, inversement, de précarité et de dépendance pour la main-d'œuvre confrontée à l'absence de choix » (Séchet-Poisson, 1989, p. 74). Or le membre du jury de thèse spécialiste de la Mayenne a récusé cet argumentaire, arguant que « dans ces industries délocalisées on est loin de la pauvreté » et préférant souligner que ces activités permettaient aux couples d'avoir deux revenus du travail et d'accéder à la propriété. L'emploi féminin peut bien être précaire puisqu'il ouvre « un nouvel espace d'activité pour des filles et des femmes obéissantes » (Scott, 2000, p. 62). Conformément à l'idéologie du « salaire d'appoint », il est perçu comme complémentaire de celui du mari dans l'entité « ménage »! Mais quid des femmes seules, avec ou sans enfants à charge qui sont plus que les autres ménages avec enfants concernées par la pauvreté et ont, de ce fait, été des victimes désignées des processus de relégation spatiale qui allaient se développer dans les années 1990? Et quid de l'emploi dans le renforcement de la capacité de chaque femme à agir sur le monde, et donc son agentivité?

Dans le même temps, aux États-Unis, des géographes féministes et des géographes du welfare (Kodras, 1986; Jones, 1987) s'attachaient à mesurer les inégalités dans l'accès à l'emploi et aux services, avec l'objectif de faire la critique de la remise en cause de l'état-providence dans l'Amérique de Ronald Reagan. Alors que les débats sur l'effet désincitatif au travail du welfare state battaient leur plein, de tels travaux venaient légitimer l'octroi d'une aide spécifique pour les femmes ayant la responsabilité d'enfants<sup>16</sup> à un moment où l'évolution des localisations industrielles posait de réelles questions d'accessibilité à l'emploi en creusant la distance entre lieu de résidence des plus pauvres dans les villes-centres et lieux d'emploi en périphérie des zones urbaines. C'est l'hypothèse du spatial mismatch formalisée par J. Kain (1968) et D. Harvey (1973) puis par W. J. Wilson (1987) qui a surtout insisté sur la dimension raciale de

15- Thèse soutenue le 12 novembre 1986 à l'université de Caen: *Mythes égalitaires et pauvretés dans le Maine. Essai de géographie sociale*. Directeur de thèse: Robert Héryn.

16- Les attaques contre le welfare state ont surtout concernées l'*Aid to Family with dependant children* (AFDC)

cette déconnexion. La démarche ne remet cependant pas en cause les rapports sociaux de sexe et la division sexuée du travail. Elle ne les pose d'ailleurs pas vraiment, bien au contraire puisqu'en critiquant une mesure qui contraint les femmes à occuper un emploi, elle sous-entend que la place de la femme est au foyer et à la maison. Le féminisme qui, dans ces années 1980, met l'accent sur la subordination des femmes en général, semble alors incompatible avec des approches mettant l'accent sur les inégalités de classe.

De même, dans la géographie française des années 1980, les questionnements sous un autre angle que celui des inégalités socio-économiques ont été suspectés de porter atteinte aux problématiques de classe : « Donnerait-on dans le social parce qu'on refuse l'économique ? » (Brunet, 1986). La fidélité à la question des inégalités sociales a constitué un frein à l'ouverture vers les effets de la domination masculine, y compris au sein de l'Université. Dernier souvenir : lorsqu'au début des années 1980, je présentais mon projet de thèse, je m'entendais régulièrement dire que ce n'était pas de la géographie et que j'étais l'assistante sociale de la géographie française. L'expression, qui est tout sauf neutre, a d'ailleurs été gravée dans le marbre par Roger Brunet (1986) lorsqu'il affirmait que ce n'était pas la géographie qui était sociale mais les géographes qui étaient sociaux comme l'est l'assistante. La formulation est en fait beaucoup plus sexiste<sup>17</sup> que ne l'était le recours à la métaphore du corps féminin. Le propos est une critique de l'ouverture de la géographie à des thématiques et des questionnements qui remettent en cause les positions acquises par le paradigme dominant tout en dénonçant la production des rapports sociaux de sexe sur la base de « l'assignation des femmes à un nombre limité de carrières spécifiques » (Baudino, 2006).

L'introduction du « genre » dans les travaux et les écrits des géographes a permis de sortir des schémas de différenciation entre hommes et femmes pour déconstruire un ordre social inégalitaire<sup>18</sup>. Le terme « genre » a

« d'abord fait son apparition parmi les féministes américaines qui voulaient insister sur le caractère fondamentalement social des distinctions fondées sur le sexe. Le mot indiquait un rejet du déterminisme biologique implicite dans l'usage de termes comme « sexe » ou « différence sexuelle » ; le « genre » soulignait également l'aspect relationnel des définitions normatives de la sexualité » (Scott, 2000, p. 42). Avec le genre, et plus encore les relations entre genre et sexe, c'est le modèle patriarcal qui est en jeu, et donc les rapports de subordination et de pouvoir au sens foucauldien du mot, comme « constellations dispersées de rapports inégaux, constituées par le discours dans des « champs de forces » sociaux » (Scott, 2000, p. 56). Penser « genre » permettait non seulement de dépasser l'incompatibilité entre féminisme et marxisme, de renouveler l'analyse des politiques publiques, mais aussi de montrer la contribution des espaces dans la construction de la normalité hétérosexuée. La diffusion du « genre » a correspondu à un changement de paradigme, à l'émergence d'une nouvelle géographie comme d'une nouvelle histoire (Scott, 2000, p. 63), incluant les expériences personnelles et subjectives des espaces et des lieux — pluralité des expériences qui préserve d'un essentialisme qui serait intrinsèque à l'idée de singularité de l'expérience féminine de l'espace, ce qui n'exclut pas des spécificités construites dans la relation avec les hommes. Cet intérêt personnel pour le vécu de la pauvreté peut être placé dans la lignée de la formation à l'espace vécu dans les années 1970 mais aussi de l'apport des travaux de la géographie radicale étasunienne, dont ceux de R. Peet pour qui, s'il est important de décrypter les processus d'exploitation et de domination, il faut aussi voir comment les gens font pour vivre au quotidien, avec ou sans la conscience de ces processus. Avant d'en arriver à des travaux tels que ceux de D. Zeneidi (1982) sur le savoir survivre, des recherches géographiques se sont notamment orientées vers les échelles micro : usages des espaces publics comme cadre de production des normes et de construction des identités, espaces domestiques et maison dans la reproduction des rôles sociaux, cadre d'exercice du travail domestique et d'émergence de formes de résistance à la normalisation...

Modèles familiaux et partage sexué des rôles sociaux continuent d'imprégner les politiques sociales pour mettre les femmes à leur place. Dans le domaine des politiques dites de lutte contre l'exclusion, les offres

17- Mais il aurait fallu être « sacrément culottée » pour le dénoncer.

18- Idée empruntée à Claudie Baudino pour qui l'avis rendu en juillet 2005 par la Commission générale de terminologie et de néologie, créée en 1996, invitant à la prudence face à l'extension de l'usage du mot « genre » manifeste « la crainte et le refus de voir se développer des réflexions qui constituent autant d'instruments de renversement de ce même ordre traditionnel » (Baudino, 2006, p. 126).



d'insertion par le travail proposées dans le cadre de la mise en œuvre du revenu minimum d'insertion (RMI) — du moins en Mayenne mais est-ce différent ailleurs? — ont surtout été pensées pour les hommes (Séchet, 1994). La question de l'insertion des femmes intéresse alors peu les offreurs de contrats d'insertion (avant tout les communes) et les offres qui leur sont proposées relèvent toujours de ce qui, aujourd'hui, est désigné comme le care. Les politiques en direction des familles ont, quant à elles, souvent pris la forme d'incitations au retrait temporaire du marché du travail pour permettre la garde des enfants. Dans un cas comme dans l'autre, rien là qui ressemble à de réelles politiques d'*empowerment* et d'*agency*<sup>19</sup> susceptibles de favoriser l'émancipation!

Il était donc indispensable de compléter le regard sous l'angle des inégalités, des dominations, des subordinations, des pouvoirs et rapports de forces par une égale attention portée aux discours et aux mots du politique. Très présente dans les agendas politiques des années 1980, la pauvreté a, dans les années 1990, laissé place à la fracture, l'exclusion, la cohésion sociale, la proximité. Le rapport *Cohésion sociale et Territoires* remis au Commissariat au plan par Jean-Paul Delevoye en 1997 insistait sur la nécessité de renouer avec les solidarités familiales et de proximité, surtout dans les quartiers relevant de la politique de la ville. Au même moment, dans son ouvrage *Crise urbaine et espaces sexués* (1996), Jacqueline Coutras affirmait que le sexe est à la base des grandes divisions organisatrices de la ville, que les quartiers d'habitat social concernés par la politique de la ville avaient été conçus selon un modèle permettant aux femmes d'assurer leur devoir spatial, c'est-à-dire assurer le bon déroulement de la vie à l'intérieur du logis et dans ses environs immédiat (cf. la surveillance des enfants au pied des immeubles), et qui ne répond plus aux réalités sociétales. La vie quotidienne s'organise en effet de plus en plus dans une pluralité de lieux (domicile, travail, courses, loisirs) qui réduit le temps passé dans les espaces de proximité. Bien que l'urbanisme patriarcal ait été pensé pour repousser les femmes dans des "zones" garantes de leur vertu et leur rôle de ménagères (Greed, 1994), les changements

dans les rapports aux quartiers de résidence rompent l'équilibre de la ville dont l'organisation a été fondée sur la division sociale du travail. Pour J. Coutras, la crise urbaine s'expliquerait par des facteurs économiques, qui ont rendu plus visible la présence masculine dans les espaces collectifs, et par le décalage croissant entre la place réelle des femmes et la traduction des représentations dans la fabrique de la ville. Cette hypothèse sonnait comme une critique de l'intérêt des urbanistes (et des géographes!) pour une planification urbaine ne se préoccupant pas de la façon dont on pouvait vivre au quotidien dans les villes issues de modèles théoriques référant au modèle familial classique. Ce décalage entre réalités des pratiques et représentations du devoir familial et spatial a pourtant perduré: quelques années plus tard, en 2002, le ministre de la Ville, Jean-Louis Borloo, disait de la construction et de la rénovation de logements sociaux qu'il s'agissait de construire des « cocons pour les mamans » (Séchet, 2005).

## CONCLUSION

Malgré leur pertinence, les questionnements relatifs au rôle de l'espace dans les rapports sociaux de sexe ont émergé tardivement et difficilement dans la géographie française. En repartant d'expériences personnelles rapportées sous forme de souvenirs relus sous l'angle du genre et des rapports sociaux de sexe, je suis revenue, dans ce texte, sur les étapes qui ont conduit d'une absence totale de référence aux relations entre hommes et femmes comme rapports sociaux fondés sur la hiérarchisation entre le masculin et le féminin à la possibilité de penser les espaces comme des espaces sexués soumis à une tension entre des politiques publiques qui tendent à agir en référence à un système de normes en décalage avec les pratiques effectives sous l'effet des évolutions socio-économiques. Il s'agissait, dans le même temps, de suggérer des hypothèses quant au fait qu'ESO ait pu constituer un terreau moins défavorable que d'autres à l'émergence du genre dans le panorama de la géographie française.

Bien que depuis longtemps critiqué pour son manque de rigueur scientifique, l'usage de la métaphore organiciste en géographie, et plus particulièrement celui des formes féminines pour suggérer une vision des reliefs arrondis et des zones humides, a perduré. Les géogra-

19- C'est la traduction que je retiens pour le terme « *agency* » que Judith Butler a proposé en 1997, en définissant ce concept comme le fait de se vivre auteur de ses propres actions.

phes, très majoritairement de sexe masculin, ont transposé dans leurs écrits leur vision d'un monde où la place des hommes et des femmes était une question de nature. À la différence de tous ceux qui ont eu recours à la métaphore, qui fonctionne par analogie et suggestion, Armand Frémont a plutôt utilisé la comparaison, et cela lui a permis de suggérer aussi bien son attachement à Alger, comme à une épouse ou une mère protectrice, comme de dire en quelques phrases bien assénées les violences faites aux femmes d'Alger. Pour autant, dans son propos, rien ne laisse penser à une mise en discussion des places faites aux femmes et aux hommes dans les espaces publics et domestiques.

La deuxième partie de cet article a été consacrée à la présence des femmes et au clivage entre espaces masculins et féminins dans la théorie de l'espace vécu (années 1970) puis dans les textes fondateurs de la géographie sociale (début des années 1980). Les monographies sur l'espace vécu ont décrit les différences entre espaces masculins et espaces féminins sans en chercher la genèse, si ce n'est en soulignant les différences entre femmes en lien avec la position sociale des hommes, maris ou pères. Alors que la géographie sociale française a ensuite insisté sur les rapports sociaux de classe, elle a négligé les rapports de sexe, les renvoyant à un archaïsme pré-moderne. Le poids de la « classe » a fait écran et obstacle au sexe et c'est avec difficulté, lenteur et précaution que les problématiques de genre ont pénétré la géographie française.

L'attention portée aux difficultés spécifiques inhérentes à la place des femmes dans les espaces l'a emporté jusqu'à ce que la diffusion des travaux de Jacqueline Coutras permette enfin de mettre en débat la naturalité de ces positions dans les espaces et d'introduire la variabilité en fonction des contextes relationnels. Le genre a permis de ne plus seulement lire les politiques publiques sous l'angle de leur contribution à la production d'inégalités — et de ségrégations — mais aussi sous celui de leur contribution à la reproduction du modèle familial patriarcal impliquant la subordination des femmes, alors même que les évolutions socio-économiques permettaient une plus grande présence des femmes dans les espaces publics.

## RÉFÉRENCES

- Baudino C. (2006). Du « genre » dans le débat public ou comment continuer la guerre des sexes par d'autres moyens? *Travail, Genre et Sociétés*, n° 16, p. 123-128
- Berdoulay V. (1982). La métaphore organiciste. *Annales de géographie*. n° 507, p. 573-586
- Brunet R. (1986). La géographie dite « sociale » : fonctions et valeurs de la distinction. *L'Espace géographique*, n° 2, p. 127-130
- Bumpass L. (1994). The declining significance of marriage: changing family life in the United States. Center for Demography and Ecology, University of Wisconsin, *NSFH Working Paper*, n° 66.  
<http://www.ssc.wisc.edu/cde/nsfhw/psf66.pdf>
- Coutras J. (1996). *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, coll. Références
- Frémont A. (1976). *La région, espace vécu*, PUF, coll. SUP
- Frémont A. (1981). *Paysans de Normandie*, Flammarion.
- Frémont A. (1982). *Algérie – El Djazaïr. Les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*. Paris, Maspéro/Hérodote
- Frémont A. (2011). *Les régions françaises sont-elles encore des espaces vécus*. Débat animé par Armand Frémont, 12 mai 2011, Mulhouse.  
[http://www.cafe-geo.net/article\\_imp.php?id\\_article=2176](http://www.cafe-geo.net/article_imp.php?id_article=2176)
- Frémont A., Chevalier J., Hérin R., Renard J. (1984). *Géographie sociale*, Masson
- Greed C. (1994). *Women and planning. Creating gendered realities*, Routledge
- Harvey D. (1973). *Social justice and the city*. Baltimore: John Hopkins University Press.
- Jones J. P. (1987). Work, welfare, and poverty among black-female headed families, *Economic Geography*, vol. 63, p. 20-34
- Kain J. F. (1968). Housing Segregation, Negro Employment, and Metropolitan Decentralization, in *Quarterly Journal of Economics*, Vol. 82, No 2, p. 175-197
- Kergoat, D. (2009). Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux, in Elsa Dorlin (dir.). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, PUF, coll. Actuel Marx Confrontation, p. 111-125
- Kodras J. (1986). Labor market and policy constraints on the work disincentive effect of welfare, *AAAG*, vol. 76.2, p. 228-246

- Raffestin C., Turco A. (1984). Épistémologie de la géographie humaine, in Bailly A. et al. (1984), *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, p. 15-22
- Scott J. (2000). Genre: une catégorie utile d'analyse historique, *Cahiers Genre et développement*, p. 41-67. Reprise du texte paru dans Scott J. (1988). Le genre de l'histoire, *Cahiers du GRIF*, p. 125-153
- Séchet-Poisson R. (1989). *Mythes égalitaires et pauvretés. Une approche géographique*. Éditions du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie »
- Séchet R. (1994). Difficultés et limites de l'insertion en milieu rural: les bénéficiaires du Revenu Minimum d'Insertion en Mayenne, *Norois*, vol. 41, n° 162, p. 339-352
- Séchet R. (2005), De l'intervention ponctuelle à l'assistance localisée, in Marec Y. (dir.), *Villes en crise ?* Creaphis Éditions, p. 706-716
- Wilson W. J. (1987). *The Truly Disadvantaged: The Inner City, the Underclass, and Public Policy*. Chicago, IL: University of Chicago Press
- Zeneidi-Henri Djemila (1982). *Les SDF et la ville : géographie du savoir survivre*, Éditions Bréal